

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 13 (1875)  
**Heft:** 40

**Artikel:** Le faucheur nocturne : (nouvelle vaudoise)  
**Autor:** Nessler, F.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-183377>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 05.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

ture où l'on rencontrait des mots si difficiles que personne ne savait les prononcer : « Tu ne sais pas ce mot? disait en patois le régent; saute-le. *Châdotalo!* » il se hasardait toutefois à nous faire lire, sans rien sauter, le récit des batailles de *Sampache*, de *Morgâtan*, de *Voselisège* (1). Ce même almanach de Berne et Vevey nous servait aussi, mais la troisième année seulement, à l'étude du *Livret*; j'étais parvenu à savoir par cœur 7 fois 7, 10 fois 10 et 12 fois 12; mais jamais 11 fois 11 n'a pu entrer dans ma tête. Et j'étais le plus fort de tous!

En géographie, les connaissances de notre Mentor étaient singulièrement en retard; il ne niait pas ouvertement que la terre fût ronde et qu'elle tournât autour du soleil; mais son sourire, accompagné d'un hochement de tête, nous disait assez qu'il ne fallait accepter cette théorie que sous bénéfice d'inventaire. Du reste, on n'enseignait pas la géographie, ni l'histoire, ni l'arithmétique. Quant à la grammaire, elle s'enseignait en patois. Pour ce qui est de la règle de trois, chimère; l'orthographe, chimère; la cosmographie, l'histoire naturelle, la grammaire et ses circonstanciels de lieu, de manière, de but, de fin... chimère!

Il est d'autres détails non moins curieux sur les écoles de cette époque, que je vous donnerai volontiers si vous pensez qu'ils puissent avoir quelque intérêt pour vos lecteurs. D.

#### Rihuva politica.

D'après cein qu'on met dein le papai, parait que l'est on pou pertot la méma tzouza: le dzeins sont adé dzalâo le z'ons su le z'autro et dein ti le pais cein aminé dai niézès. Ye vé don vo deré on pou cein que sè passé pé lo mondo:

Dein le z'Espagnès, po commeinci pé on bet, sè rolliont adé què dai vâodâi; clliâo carlistes tignont bon, mâ tot parâi sont fatus. C'est on vretâbllio Sonderbond. Lo râi Alfonso n'est pas onco bin à s'n'ése. Farâi petétré bin de féré coumeint Macaroni, de demandâ son condzi.

Ein France, ne sâvont adé pas cein que sè volliont. Thiers est pé Outsy, Gambetta pé Metru, et le conseillers de Paris sont partis po le veneindzès. Ne restè perein què Bouffet que le z'eimbété per lé. L'est veré assebin que clliâo Français ne sont jamé conteints et Mac-Mahon, po le z'amusâ, fâ féré dai rihuvés dein ti le districts.

Lè z'Anglais ne font pas grand pussa ora; ye medzont le brossès d'on grand goutâ que lo syndico de Londres a fé et iô l'a invité ti le syndico de l'Urope. L'est quie iô l'ein a faillu dào butin!

Dein le z'Allemagnès, Bismarque vit adé. Ora que l'a fini avoué la France, l'a tsertsi rogne âi tiurés, et le fo dedein se volliont cresenâ.

Lè z'Autrichiens, deguelhiont le baraqués de l'èsposechon.

Lè Turques volliâvont medzi le chrétiens, mâ on

(1) Sempach, Morgarten, Voegelisegg.

lâo z'a de: fédè atteinchon, sein quiet gardavou! Cein n'eimpatsé pas que sè tapont su la porta.

Lè Russes sont adé ein Russie. Prepâront dào bou po l'Phivâi, kâ coumeincé dza à féré fraî et on dit que l'ai fâ dai cramenès onco pî qu'âo Tsalet-à-Gobet.

Ein Italie, lo pape et Vito à Manuet sont adé brouilli. Lo pape ne soo pas tant, et fâ bin. Po Vito, ora que la tsasse est âoverta, conto que l'a prâi on permis et que s'ein baillè tant que pâo, po tâtsi d'avâi onna lâivra po quand Gueliaumo lo vindra trovâ.

Ein Suisse, cein ne va rein tant bin non pllie:

Ne sé pas se le Genevois sont d'accou avoué Bismarque, mâ tantia que le z'incourâ ne sont pas à noce; n'ousont perein sailli avoué la robe et lo rabat. Du que le gendarmes ont reconduit on certain Mermelioud que sè fotâi dào gouvernemeint atant què de l'an quaranta, ia adé z'u dào grabudzo pé Dze-neva.

A Zurich, on tsemin de fai tot batteint nâovo a ribiliâ dein lo lé et l'on du reingraissi le z'abots de la diligence.

A Berna, le Conset fédérât a nommâ onna troupa de colonets que n'ont nion à coumandâ. Petétré que volliont féré onna compagni de traina-palasse.

A Lozena, la Gazetta et lo Nouvelliste s'écrisont dai lettrés anonymés pé rappoo âo tsemin de fai. Le z'ons diont cosse, le z'autro cein, qu'on ne sâ pas quoui crâiré.

Enfin vaité le veneindzès. Faut espéra que lo thorax sara dào tot bon et que le dzeins que sè vouaitont de travers faront la pé devant lo guelion.

C. C. D.

#### LE FAUCHEUR NOCTURNE

(NOUVELLE VAUDOISE)

La forêt de *Sauvabelin* et le *Signal de Lausanne* ont une telle célébrité, qu'aucun touriste ne passe par le chef-lieu du canton sans y monter, pour jouir d'une des plus belles vues de la Suisse française. Placé sur une espèce de promontoire du Jorat, le spectateur a sous ses pieds la ville de Lausanne, le lac Léman avec ses charmantes rives, depuis Villeneuve, où le Rhône bleuâtre se jette dans ce bassin d'argent, jusqu'à Genève, où il sort de son bain pour parcourir la France.

C'est au Signal, à la forêt de Sauvabelin, que je me propose de conduire le lecteur pour le faire assister à un événement mystérieux, inexplicable, qui m'est arrivé là, il y a une vingtaine d'années. Je tâcherai de le raconter aussi fidèlement que possible, sans vouloir prétendre cependant que l'imagination n'y ait ajouté quelques fictions.

Pour arriver au Signal ou à la forêt de Sauvabelin, qui protège son dos, on peut prendre le sentier de Montmeillan, qui tourne les rochers, ou bien la grande route qui conduit au village du Mont et commence au château de Lausanne, en formant d'abord un chemin creux entre les campagnes du *Petit-Château* et de l'*Ermitage*. La nouvelle route construite par l'Etat pour faciliter la montée, ne passe plus par cette espèce de ravin sombre et d'une réputation sinistre, à cause de quelques assassinats commis dans cet endroit, et dont le dernier était accompagné de circonstances horribles. Le lendemain d'un grand orage, on avait trouvé à quelque distance de la route, dans des broussailles, le cadavre d'un habitant

de Lausanne, qui avait été assommé, dépouillé, et dont on avait traîné le corps le long de la route. Des touffes de cheveux sanglants étaient collées contre quelques bornes du chemin; et cette circonstance ne pouvait s'expliquer autrement que par la supposition que l'assassin avait frappé la tête de sa victime contre ces pierres pour l'achever complètement. Malgré les perquisitions de la justice, on n'a jamais pu découvrir le coupable.

Arrivé un peu plus haut, on quittait la route du Mont; pour prendre le sentier du Signal; mais aujourd'hui, on peut y aller en char, par le nouveau chemin carrossable qu'on a construit lorsque les autorités cantonales ont établi le tir militaire dans la forêt de Sauvabelin. Ces divers détails sont nécessaires au lecteur pour l'intelligence du récit qui va suivre.

Dans l'année 1840, une des personnes les plus respectables de Lausanne, élève d'un célèbre peintre français, artiste lui-même et professeur de dessin, m'invita à prendre le thé chez lui, en compagnie de quelques amis et connaissances. C'était un de ces beaux jours de décembre qu'on désigne par le nom d'*été de St-Martin*. Après une soirée charmante, dans laquelle j'eus le plaisir d'entendre raconter quelques anecdotes très intéressantes, nous nous séparâmes quelques minutes avant onze heures, pour rentrer dans nos foyers. A cette époque, je demeurais tout près du château de Lausanne, et j'avais pour voisin un pasteur que je respectais autant que je l'aimais, car c'était un ami sincère, et en même temps une véritable âme d'élite.

Au moment où nous montions le faubourg de la Barre, cet ami nous disait: « La nuit est si belle, il fait un si magnifique clair de lune, que le lac doit offrir à cette heure un des spectacles les plus ravissants. Je ne l'ai jamais vu au clair de lune depuis le Signal. J'ai envie d'y monter; quelqu'un de la compagnie veut-il m'accompagner? »

— J'accepte, lui dis-je, en me promettant une grande jouissance dans cette course nocturne.

Les autres personnes qui nous accompagnaient cherchaient à nous détourner de notre idée fantastique en nous prédisant pour résultat un bon catharre, mais ce fut en vain.

Nous nous séparâmes donc, et je pris avec M. P. le chemin du Signal.

— Nous voici dans le chemin du sang, dit mon compagnon lorsque nous pénétrâmes dans le chemin creux dont j'ai parlé plus haut.

Au même instant, le bourdon de la cathédrale de Lausanne sonnait *onze heures*. Ces paroles solennelles et leur coïncidence avec la voix lugubre de la cloche firent une telle impression sur mon imagination et mon cœur, que je ne pouvais me défendre d'un sentiment d'horreur, qui fut encore augmenté par les sons étranges que j'entendais tout près de moi. Je n'osais rien dire, de peur de passer pour poltron aux yeux de mon ami, qui continuait silencieusement la route, sans avoir l'air d'entendre ce bruit. Cependant, quelques moments après, il s'arrêta tout à coup et me dit :

— C'est extraordinaire, on dirait qu'il y a quelqu'un ici qui aiguise sa faux et qui fauche!

En effet, c'était le bruit que j'avais entendu et qui m'avait fait la même impression.

— C'est probablement un paysan qui profite du clair de lune pour faucher son pré, répondis-je, passons notre chemin!

— Si c'était au mois d'août ou de septembre, et même en octobre, répliqua-t-il, je dirais que vous avez raison, mais nous sommes au mois de décembre, et à cette époque on ne fauche plus.

Cela était si vrai, que je dus renoncer à mon explication, et demander à mon ami ce qu'il pensait lui-même de ce bruit continu qui nous entendions à notre gauche et qui ne pouvait être comparé qu'au grincement d'une faux qui abat l'herbe, interrompu de temps en temps par un autre bruit qui imitait l'aiguillage.

— Nous nous trouvons dans une place où je ne suis nullement surpris d'entendre des bruits étranges; je m'y attendais

presque, me dit-il d'un ton solennel. Qui sait si Dieu ne nous a pas choisis pour servir d'instruments à sa justice?... Il faut se laisser guider par cette voix mystérieuse, qui nous conduira sans doute dans un endroit où la révélation nous attend. Avez-vous assez de courage pour m'accompagner? Quant à moi, je suis décidé à suivre jusqu'au bout cet appel nocturne; je crois même que c'est un devoir sacré de ma mission apostolique.

— Je ne vous laisserais pas seul, lui dis-je; du reste, le courage ne me manque pas.

— Eh bien, poursuivons donc notre route, et voyons si ce bruit cessera.

Nous poursuivîmes donc notre chemin, et bientôt après nous quittâmes la grand'route pour prendre le sentier du Signal.

Le faucheur nocturne et invisible ne nous quitta pas un seul instant, il se tenait constamment à notre gauche. Arrivés au Signal, nous nous assîmes sur le banc entre les deux tulipiers, dont l'un a servi depuis de flambeau à la révolution de 1845. Nous jetâmes nos regards sur le lac, dont l'aspect était vraiment féérique. La lune qui l'argentait semblait s'arrêter elle-même pour admirer son œuvre et pour contempler ce miroir gigantesque dans lequel elle encadrait son image.

Soit que le bruit eut réellement cessé pour quelques instants, soit que notre attention fut complètement absorbée par le ravissant spectacle, nous restâmes quelques moments dans une muette contemplation. Tout à coup, nous fûmes de nouveau tirés de notre rêverie par l'aiguillage de la faux, qui semblait venir de la forêt de Sauvabelin. *Sylvia Belini*, forêt du dieu Belinus; c'est ainsi qu'on explique le nom de ce bois de chênes, que la tradition considère comme le reste d'un ancien bocage druidique.

— Est-ce donc le couteau de sacrifice que l'on aiguise dans cette forêt? me dis-je en moi-même, en me retournant aussitôt...

Mon compagnon avait entendu le bruit comme moi. Il se releva subitement et me dit :

— Partons! le ciel nous appelle.

Je fis comme lui, et nous nous dirigeâmes du côté où il nous semblait avoir entendu le bruit. Nous pénétrâmes dans la forêt sombre, dont les clairières argentées par la lune formaient des espèces d'oasis brillants dans un désert ténébreux.

Mon compagnon, qui, à l'attrait du merveilleux joignait encore sa sainte ardeur apostolique, marchait devant moi d'un pas intrépide, en se dirigeant toujours du côté où le bruit se faisait entendre. Je le suivais, comme Aaron suivait Moïse, et Dieu sait combien de sentiers et de chemins de traverse nous parcourûmes ainsi, guidés ou plutôt égarés par le faucheur nocturne, qui semblait se moquer de nous, comme un lutin malicieux.

Enfin, nous sortîmes de la forêt; le bruit nous conduisait dans des champs, de petits taillis, et enfin dans un chemin creux, bordé, d'un côté, de champs fraîchement labourés, et, de l'autre, d'un immense verger. Dans ce moment, nous entendions distinctement le tintement de la faux à quelques pas de nous; comme nous nous étions placés beaucoup plus bas, et que le bord du chemin était très élevé, nous ne pûmes pas voir si réellement on fauchait dans le pré.

Mon compagnon, dont la sainte ardeur était devenue presque fiévreuse, escalada aussitôt le bord, et, arrivé en haut, il s'écria d'une forte voix :

— Qui fauche là? Quelqu'un a-t-il besoin de mon ministère?

Je n'avais pas tardé à le suivre, et j'étais d'autant plus surpris de ne rien voir, que j'avais cru un moment toucher à la fin de notre aventure et voir enfin notre faucheur nocturne.

(A suivre.)

Un chasseur qui fait beaucoup d'étalage, chausse de grandes bottes et part majestueusement le matin pour nos forêts et nos vastes campagnes, revient